

RELATION d'un Voyage à Chanthaburi, suivie d'un aperçu
sur la tribu des Tchongs, par M^{sr} J. B. PALLEGOIX,
évêque de Mallos.

Le 20 décembre 1838, je m'embarquai sur une petite barque de six toises de long sur une et demie de large. Partis de bon matin de la ville de Paknam, à l'embouchure du fleuve de Siam, nous louvoyâmes presque tout le jour, parce que le vent n'était guère favorable, et le soir nous atteignîmes la première île appelée *Si Xang*. Cette île, qui peut avoir sept à huit milles de contour, est habitée par une centaine de familles siamoises et chinoises. On ne peut y aborder par le côté qui regarde la terre ferme. On va y jeter l'ancre dans une charmante petite rade à bon fond. Partout ailleurs l'île est comme flanquée d'une muraille naturelle plus ou moins haute, formée de rochers escarpés, excavés, raboteux, présentant les aspects les plus bizarres. Ayant eu occasion d'aller à terre, je vis que ces rochers n'étaient que comme une croûte extérieure qui recouvre un beau marbre à veines blanches, rouges et bleues, auquel, dans certains endroits, le flux de la mer a donné un poli aussi beau que pourrait le donner la main de l'homme. Le gouvernement siamois n'a pas encore songé à exploiter ces carrières abondantes.

Quant aux rochers excavés et inaccessibles dont j'ai parlé, chaque excavation un peu profonde est la retraite d'une espèce d'hirondelle de mer qui y élabore tous les trois mois son nid merveilleux, substance gélatineuse tant recherchée des gourmets de la Chine et des Indes. Ces nids, composés de filaments entrelacés se

vendent jusqu'à 80 ticaux (1) le caty (2). Aussi avec quelle ardeur les habitants ne vont-ils pas à la recherche de ces nids précieux ! Du sommet des rochers, ils se font suspendre à des cordes et scrutent toutes les excavations pour examiner où faire leur récolte. Quelquefois il arrive qu'après que les nids sont montés en haut par le moyen d'une ficelle, celui qui tient la corde, poussé au crime par l'appât de l'argent, abandonne la corde et s'enfuit avec son trésor, tandis que son infortuné compagnon roule, plonge et disparaît dans l'abîme des mers. Sur les côtes de Siam, il n'y a que peu d'îles productives en nids d'hirondelles; on dit qu'il y en a beaucoup plus sur les côtes de Cochinchine.

Un Talapoin que je vis à Si Xang m'indiqua une petite île voisine comme abondante en beaux cristaux de roche, blancs, jaunes et bleus; il me dit aussi que les montagnes de la terre ferme proches de la mer recélaient des eaux thermales et des mines dont les échantillons me parurent indiquer des mines de cuivre.

Partis de Si Xang pendant la nuit, nous longeâmes la terre ferme, ayant à droite une foule d'îles qui, pour le plus grand nombre, ne sont pas marquées dans les cartes. Kô Khram est renommée par la quantité de tortues de mer qui viennent déposer leurs œufs dans les sables. Quelqu'un a le monopole de ces œufs, et quiconque en irait fouiller, serait mis à l'amende d'une livre d'argent (3) ou 80 ticaux.

(1) Le tical vaut environ 3 francs de notre monnaie.

(2) Le caty ou livre chinoise est du poids de vingt piastres ou vingt onces d'argent.

(3) La livre siamoise pèse 80 ticaux ou 40 onces d'argent.

Au beau milieu de la nuit, pendant que nous traversions les détroits au milieu d'îlots et d'écueils innombrables, je fus réveillé en sursaut et jeté au fond de ma petite hutte; le vent du nord fraîchissait, et la barque inclinée jusqu'à avoir le flanc dans l'eau allait chavirer par la maladresse du timonnier qui, dans l'obscurité, ne trouvait pas moyen de lâcher la corde de la voile. Du reste, ces gens sont admirables à conduire leur nacelle à travers tant de dangers, sans perdre leur sang-froid, n'ayant d'autre boussole et d'autre guide que leur routine.

Ko Samet est une île assez considérable où il y a des puits d'eau douce et même un étang assez considérable et poissonneux. Néanmoins il n'y a pas d'autres habitants qu'une famille de douaniers; lesquels furent obligés de s'enfuir dans les bois l'année passée, à l'apparition des pirates malais qui vinrent piller cette douane isolée. Cette île paraît très fertile; elle est remarquable par la beauté des coquillages qui fréquentent ses bords. On y trouve aussi de gros blocs de quartz, dont les fissures sont garnies de cristaux de roche d'une très belle eau.

Le troisième jour de notre navigation, nous aperçûmes de loin le lion colossal qui est à l'embouchure de la rivière de Chanthaburi. C'est une curiosité naturelle très remarquable: elle présente l'aspect frappant d'un lion couché sur le ventre; la tête, la crinière, la gueule, les yeux et les oreilles, rien n'y manque. Mais à mesure qu'on approche, l'illusion disparaît peu à peu, et l'on ne voit plus qu'un masse de rocher informe.

Après avoir repassé la Douane et un petit fort qui est à l'embouchure; nous remontâmes la rivière, ne

voyant rien de remarquable, si ce n'est un arbre fort singulier, bordant les deux rives; ses racines fourchues s'élèvent hors de terre, et forment comme une espèce de trépied assez haut qui soutient le tronc. On l'appelle kong-kang.

C'était un samedi au soir, les barques des chrétiens annamites qui revenaient de la pêche nous ayant rencontrés, s'arrêtèrent au nombre d'une vingtaine, et le dimanche matin au lever de l'aurore toutes ces barques se rangèrent en avant, et tirèrent la nôtre en ramant et criant en cadence. Bientôt des musiciens vinrent se joindre au cortège, et nous arrivâmes ainsi comme en triomphe à Chanthaburi, où l'on nous reçut au son des cloches et des tambours. La chrétienté est composée de 7 à 800 âmes. Ce sont des Annamites dont quelques uns sont ouvriers en fer. Tous les autres n'ont d'autres métiers que la pêche, ou la recherche du bois d'aigle, dont je parlerai plus tard.

Chanthaburi est une petite ville d'environ 5,000 habitants Siamois, Annamites et Chinois. Il y a marché, fabrique d'arak et plusieurs pagodes, sans compter l'église des chrétiens qui se distingue au milieu. On y construit des barques de toute grandeur, vu la facilité d'amener les bois des montagnes pendant les grandes eaux. Le commerce d'importation consiste en quatre ou cinq navires chinois, qui viennent y vendre chaque année diverses marchandises de Chine. Le commerce d'exportation est bien plus considérable; les principaux articles sont le poivre, le cardamome, la gomme de Camboge, le bois d'aigle, les peaux d'animaux, l'ivoire, le sucre, la cire, le tabac, le poisson salé, etc.

Les habitants de la province de Chanthaburi sont presque uniquement occupés de la culture des terres;

les principales productions, outre les précédentes sont : *la thoua la sung*, espèce d'amande, excellente à faire des pâtisseries. Elle naît sous terre, groupée aux racines d'une espèce de tubéreuse : les patates, les ignames de plusieurs espèces, les cocos, arèques, dourien, jacca, mangues, oranges ; et le café planté dernièrement par ordre du roi de Siam ; il y réussit bien, et j'en ai bu d'excellent chez le gouverneur. Il y a une foule de fruits bons à manger qui naissent naturellement dans les bois. Je n'en citerai qu'une espèce qu'on appelle kabôk ; c'est une amande sauvage, mais très bonne, produite abondamment par un arbre de haute dimension.

La gomme de Camboge se tire par incision d'un arbre qu'on ne trouve que dans les hautes forêts, auquel on suspend un bambou ; quand il est plein on le retire, le suc se durcit, puis on casse le bambou, et on a la gomme en bâtons.

Le cardamome est le fruit d'une plante haute d'une coudée, plus ou moins, laquelle donne des fleurs groupées au sommet de la tige, d'où proviennent des fruits trilobes d'une saveur très aromatique et piquante.

Le bois d'aigle (ainsi appelé à cause de sa couleur) est tacheté de noir comme le plumage de l'aigle. Il a une odeur délicieuse et parfumée, surtout quand on le brûle ; il entre dans presque toutes les médecines siamoises, et l'expérience prouve qu'il est d'une grande utilité. Or, voici comment on se procure le bois d'aigle : il n'y a qu'une espèce d'arbre qui en contienne ; ceux qui vont le chercher doivent être munis de scie, de hache et de ciseaux de diverses formes. Quand, à certains indices, ils ont reconnu que tel arbre en a, ils l'abattent, le scient par morceaux ou tronçons qu'ils déchi-

quettent avec le plus grand soin, rejetant tout le bois blanc, et ne gardant que le noir qui est le véritable bois d'aigle, qu'on obtient sous des formes très bizarres; ainsi préparé il se vend 4 ticaux le caty. Chaque famille de chrétiens est obligée d'en payer au roi un tribut annuel du poids de deux catys..

Les habitants des bois font la chasse aux tigres, ours, rhinocéros, buffles, vaches sauvages et aux cerfs. La manière dont ils viennent à bout du rhinocéros est fort curieuse; quatre ou cinq hommes tiennent en main des bambous solides, et dont la pointe fort aiguë a été durcie au feu. Ils parcourent ainsi armés les lieux où se trouve cet animal, en poussant des cris et frappant des mains pour le faire sortir de sa retraite. Quand ils voient l'animal furieux venir droit à eux, ouvrant et fermant alternativement sa large gueule, ils se tiennent prêts à le recevoir en dirigeant droit à sa gueule la pointe de leurs bambous, et saisissant le moment favorable, ils lui enfoncent l'arme dans le gosier et jusque dans les entrailles avec une dextérité surprenante, puis ils prennent la fuite à droite et à gauche. Le rhinocéros pousse un mugissement terrible, tombe et se roule dans la poussière avec des convulsions affreuses, tandis que les audacieux chasseurs battent des mains et entonnent un chant de victoire, jusqu'à ce que le monstre soit épuisé par les flots de sang qu'il vomit; alors ils vont l'achever sans crainte.

Pour la chasse des autres animaux ils se servent des armes à feu; mais quelquefois ils prennent les cerfs et les chevreuils au filet, ce qui est fort amusant. Après avoir fermé toutes les issues avec de forts filets, ils mettent le feu aux broussailles, et ceux qui veillent aux filets reçoivent à coups de massue les bêtes épouvantées et les assomment.

Le poisson abonde sur les côtes maritimes de Chanthaburi. Dans la rivière la pêche est très peu abondante, si ce n'est celle des cancrès qui y fourmillent, et sont la nourriture la plus commune du peuple; ils les pêchent à la ligne, et un enfant peut en prendre ainsi jusqu'à cent par jour. Quant à la pêche en mer, elle se fait de trois manières : 1° la pêche aux squilles ou petites chevrettes de mer se fait avec une senne de soie à mailles très fines; quand on a enveloppé et serré les squilles, on les puise avec des seaux, on en charge des barques, on les broye avec une certaine quantité de sel, et on les expose quelques jours au soleil. Ces squilles broyées prennent une teinte violette et exhalaient une forte odeur; c'est ce qui constitue le *capi*, ressource immense pour les sobres Siamois; 2° la pêche avec des sennes qui enveloppent le gros poisson et qu'on tire par les deux bouts sur le rivage; 3° la pêche avec la senne flottante de cent toises de long plus ou moins; elle ne peut avoir lieu que dans les nuits obscures. Environ toutes les demi-heures on retire la senne sur la barque, on en dégage les dauphins, bonites et autres poissons qui s'y trouvent pris; puis on la remet flotter de nouveau. Le poisson pris de la sorte est salé, encaissé et vendu aux Chinois, au prix de 4 ticaux le picle ou les cent catys.

L'aspect de la province de Chanthaburi est des plus agréables; au nord la vue est bornée par une montagne très haute, qu'ils appellent la montagne des Étoiles, parce que, disent-ils, ceux qui parviennent au sommet y voient chaque étoile aussi grosse que le soleil (ce seul trait vous en apprendra assez sur l'ignorance des habitants.) Cette montagne, dit-on, contient beaucoup de pierres précieuses; elle est habitée par les Tchongs dont je parlerai plus bas.

A l'est s'étend jusqu'à la mer comme un vaste rideau une autre montagne un peu moins haute, qui a environ dix lieues de long et près de trente de contour, appelée Săbăb. Le pied en est arrosé par plusieurs ruisseaux considérables, le long desquels sont des plantations de poivre. Il est certain que cette belle montagne recèle des mines qui n'ont pas encore été exploitées. L'irrigation des plantations de poivre se fait au moyen de roues, composées d'une multitude de bambous inclinés qui puisent l'eau en montant, et la versent de côté en descendant.

A l'ouest s'élèvent plusieurs rangées de collines dont quelques unes sont boisées; les autres ainsi que les vallées sont d'immenses jardins de manguiers, cocos, arequiers, douriens, jaccas, etc., ou des plantations de thoua la song, tabac et canne à sucre. Sur la première colline qui est environ à deux lieues de Chanthaburi et à une portée de fusil de la rivière, on a bâti un fort immense entouré d'un fossé profond. C'est dans ce fort que le gouverneur et les principales autorités résident. La base de cette colline est presque formée de concrétions ferrugineuses, et le sol supérieur est d'un rouge de sang ou purpurin, au point qu'on peut l'employer pour la peinture.

A partir de ce fort, après avoir traversé deux petites collines, on arrive au pied d'une montagne célèbre à Siam, nommée la montagne des Pierres Précieuses; et ce n'est pas à tort qu'on lui a donné ce nom, car elle en recèle vraiment en abondance. Les pierres qu'on y trouve principalement sont la chrysolithe, les grains de grenat, l'aigue-marine et d'autres pierres dont j'ignore le nom, toutes d'une belle eau et de diverses couleurs. Deux autres collines voisines sont riches

en pierres précieuses, et j'en ai trouvé moi-même plusieurs à fleur de terre.

Quant à la plaine de Chanthaburi, dont la largeur est d'environ cinq à six lieues, plus ou moins, et la longueur de douze lieues, elle est très basse et inondée par la marée dans sa partie méridionale, puis elle s'élève peu à peu de dix à vingt pieds au-dessus du niveau moyen de la rivière; elle est arrosée par plusieurs canaux naturels et ruisseaux qui la fertilisent. Chaque année, au fort des pluies, la rivière déborde et inonde la plaine pendant une ou deux semaines plus ou moins. La culture du riz y est assez négligée; aussi la récolte suffit-elle à peine pour les habitants de la province; plus des deux tiers de la plaine sont occupés par des bambous sauvages ou autres bois incultes.

Il me reste à dire quelques mots sur la tribu des Tchongs, qui habite au nord de Chanthaburi. Ils occupent les hautes montagnes inaccessibles aux Siamois; ils ont cela de commun avec les Cariens, dont ils diffèrent cependant beaucoup sous tous les rapports. A proprement parler les Tchongs sont indépendants; toutefois ceux qui avoisinent les Siamois leur paient tribut en poutres, en cire, cardamome, etc.; mais dans l'intérieur aucun mandarin siamois n'oserait s'aviser d'aller prendre le tribut, parce que les Tchongs gardent les gorges et défilés des montagnes, et ne laissent pénétrer chez eux que les petits marchands dont ils n'ont rien à craindre.

Je ne sais rien de bien certain sur leur religion, qui paraît être l'adoration des génies bienfaisants et malfaisants. Parmi ceux qui avoisinent les Siamois, plusieurs, à l'instigation de quelques Talapoins fugitifs, ont embrassé le culte de Sommana Khôdom, et se sont

fait de petites pagodes et des idoles. Ceux-ci brûlent les morts, ceux-là les enterrent.

Les Tchongs de l'intérieur obéissent à un roi qui jouit d'une autorité absolue, et fait observer les lois et coutumes. Ces lois sont, dit-on, très sévères et les délits peu fréquents.

Les Tchongs sont de petite stature, de conformation vicieuse pour la plupart, ont le teint cuivré, le nez épaté, les cheveux noirs et assez courts. L'habillement des hommes consiste en une simple toile serrée autour des reins; celui des femmes est une espèce de jupe d'étoffe grossière de diverses couleurs. Leur nourriture ordinaire est du riz, des légumes, du poisson frais ou salé et de la chair de cerf ou de buffle sauvage séché au soleil. Ils mangent aussi sans répugnance, pour ne pas dire avec délice, des lézards et des serpents, et cent autres animaux immondes. Leurs habitations sont des huttes assez élevées dont les colonnes sont des arbres non travaillés se composent les murailles de roseaux ou lattes de bambous, et le toit de feuilles entrelacées.

Il paraît difficile d'assigner l'origine des Tchongs; en langue siamoise leur nom signifie passage, gorge, défilé. L'opinion la plus probable est que cette tribu est un ramassis d'esclaves fugitifs de diverses nations qui sont venus peu à peu se réfugier dans les montagnes, et chercher la liberté dans leurs forêts profondes. La différence qu'on remarque dans la constitution physique des Tchongs prouve le mélange des races cambogienne, laocienne et siamoise. Presque tous parlent ou entendent le siamois; mais ils ont en outre un langage particulier qui est assez rude, et a quelques rapports avec le cambogien.

Isolés, ils sont dans leur solitude presque inaccessi-

bles; les Tchongs ne cultivent la terre que pour les besoins les plus nécessaires de la vie; ils plantent le riz, le coton, le tabac et des légumes. Chaque famille a un vaste domaine presque inculte; et malheur à celui qui oserait venir y voler quelque chose, car il y a, dit-on, un démon préposé à la garde de chaque possession, qui punirait d'une maladie cruelle le voleur audacieux. Mais la vérité est que, outre les maléfices efficaces ou non, ils emploient des poisons violents qu'ils jettent dans certains puits faits exprès, et l'étranger imprudent qui en boirait risquerait bien d'y perdre la vie.

L'occupation des femmes est de cuire le riz, tisser quelques nattes, faire un peu d'étoffe grossière pour la famille, et partager les travaux de leurs maris dans la culture des terres. Les hommes vont à la pêche, à la chasse, font des paniers, abattent des poutres, les font tirer à la rivière par des buffles, les amarrent en radeau, et attendent les grandes eaux pour venir les vendre à Chanthaburi, ainsi que les récoltes qu'ils ont pu faire, dans le courant de l'année, de gomme, cire, cardamome, goudron, résine et autres productions de leurs forêts. Le produit de leur vente est employé à acheter des clous, des haches, scies et gros couteaux, du sel, du capi, et quelques autres objets de stricte nécessité. La récolte de la cire est pour eux une opération très périlleuse. Les abeilles, presque aussi grosses que les hannetons en France, établissent leurs rayons énormes sur les branches supérieures d'un arbre colossal de cent à cent cinquante pieds de haut. Or voici l'expédient mis en usage par les Tchongs pour arriver au nid d'abeilles; ils préparent une centaine de lames d'un bois d'une extrême dureté, et les en-

foncent dans l'arbre sur lequel ils veulent monter, de manière à pouvoir poser un pied sur une de ces lames et tenir l'autre d'une main. Avant de faire cette ascension périlleuse, ils ne manquent jamais de faire un sacrifice au génie du lieu; puis, munis d'un long et léger bambou attaché derrière le dos, ils approchent le plus près possible des rayons de cire, et à l'aide de leur bambou les détachent peu à peu et les précipitent en bas. Ils n'ont pas à craindre la piqure des abeilles; parce qu'ils ont eu la précaution de chasser les essaims plusieurs jours auparavant par une fumée continuelle et abondante.

Quant à la récolte du goudron, elle se fait de la manière suivante : à coups de hache ils font une entaille très profonde en forme de petit four au pied du gros arbre résineux dont j'ai parlé à propos de la cire; après quoi on y fait du feu pendant un instant, et bientôt l'huile ou goudron se distille et s'accumule au fond du four, d'où on le puise tous les deux ou trois jours; cette huile, qu'on appelle jang, est d'un très grand usage. On s'en sert pour goudronner les barques et confectionner les torches; elle est même propre pour la peinture quand elle a bien déposé, et qu'elle est devenue limpide. Pour calfater les barques avec cette huile, il faut y mêler de la résine en poudre appelée xān, afin qu'elle acquière de la consistance. Si l'on veut faire des torches, on creuse un trou en terre, on y jette des morceaux de bois pourri, qu'on foule pour les rendre menus; après quoi, versant l'huile dessus, on la mêle avec ce bois pourri, de manière à en faire une pâte épaisse qu'on façonne dans la main, puis on l'enveloppe dans de longues feuilles qui y adhèrent.

Il y a quelques médecins parmi les Tchongs; mais

toute leur science se réduit à rendre quelques honneurs superstitieux au génie de la maison et à donner à boire une décoction de plantes dont la vertu est très efficace. Ils connaissent certaines racines vraiment merveilleuses, avec lesquelles ils guérissent très promptement de la morsure des serpents ou des tumeurs quelconques.

Peu de personnes se hasardent à aller parmi les Tchongs, par crainte des fièvres dont on est ordinairement attaqué en traversant leurs sombres forêts : ce qui les met dans un isolement complet avec les Cariens, les Cambogiens et les Siamois qui les avoisinent.

RENSEIGNEMENTS sur la géographie éthiopienne

(Lus à la séance du 16 août 1839).

Les motifs exprimés dans ma dernière communication à la Société de géographie m'engagent à faire part de quelques autres notions que j'ai recueillies oralement sur la géographie de l'Éthiopie.

Les premières renferment une liste des villages *Hhābāb et *Chohou, qui reconnaissent l'autorité du nāyb de *Hhärckykou (1). Ce petit catalogue me fut

(1) Les noms propres marqués d'un astérisque * ont été écrits par les savants du pays : on peut donc regarder leur orthographe comme exacte. Les lettres accompagnées d'apostrophes désignent des sons étrangers aux langues de l'Europe occidentale : ā désigne l'élif ou a long, et ă le fathha ou a bref des Arabes; cette